

LACROIX, Benoît et Jean SIMARD, sous la direction de, *Religion populaire, religion de clercs ?* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Culture populaire », no 2, 1984. 444 p. 22,00 \$.

Brigitte Caulier

Volume 39, numéro 1, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304336ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304336ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caulier, B. (1985). Compte rendu de [LACROIX, Benoît et Jean SIMARD, sous la direction de, *Religion populaire, religion de clercs ?* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Culture populaire », no 2, 1984. 444 p. 22,00 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 39(1), 104–107. <https://doi.org/10.7202/304336ar>

LACROIX, Benoît et Jean SIMARD, sous la direction de, *Religion populaire, religion de clercs?*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. «Culture populaire», no 2, 1984. 444 p. 22,00\$

Benoît Lacroix et Jean Simard présentent, avec cet ouvrage, les fructueux et abondants (444 pages) résultats du dernier colloque québécois sur les religions populaires qui s'est tenu à l'Université Laval en 1982. Même s'il s'ouvre sur une interrogation «Religion populaire, religion de clercs?», le livre se veut un bilan de douze années de recherches interdisciplinaires au Québec, ponctuées par 11 colloques. Fidèle à sa jeune tradition, le dernier de ceux-ci a réuni des chercheurs d'horizons variés: historiens (nombreux), ethnologues, sociologues, psychologue, géographe, littéraire et historienne de l'art. Le foisonnement des pistes empruntées, ou simplement suggérées, n'a pas rendu la tâche facile aux éditeurs dans le choix d'un plan. Ils ont regroupé les 21 communications en cinq parties au contenu quelque peu discutable parfois: «Perspectives historiques», «Expressions non écrites», «Les genres de vie», «Les classes sociales» et «Les rites de passage».

La première s'articule en dyptique dont un volet repose sur la synthèse historiographique stimulante de Guy LaPerrière qui compare les chemine-ments français et québécois (1972-1982) dans l'étude des 19^e et 20^e siècles. Il en vient à rejeter son hypothèse de départ selon laquelle les réalités «populaires» ne seraient pas de même ordre en France qu'au Québec; la belle Province ne connaissant pas «ces manifestations religieuses qui échappent à la régulation sociale du clergé» (p. 21). L'A. découvre, avec l'ultramontanisme, une évolution parallèle qui autorise donc la comparaison. Il nous invite aussi à la suite des plus récentes recherches à «étudier des groupes précis, bien situés dans l'espace et le temps, plutôt que de continuer à parler de religion populaire *in se*» (p. 37). En cela, l'A. donne le ton au colloque où les mises au point théoriques réapparaissent souvent - le titre en est la preuve -, même si le thème originel portait sur les «Croyances, rites et rituels» et si les éditeurs, en avant-propos, déclarent «avoir accordé davantage aux faits et aux expériences qu'à la discussion théorique de notions» (p. 12). Le second volet annonce de nou-

veaux champs d'investigation portant sur la Nouvelle-France avec Pierre Hurbise qui s'interroge sur les conséquences du déracinement et de l'influence indienne dans la «religiosité» des colons. Nive Voisine esquisse l'histoire des mouvements de tempérance et «lance quelques hypothèses sur leur lien avec le vécu religieux des Québécois» (p. 68), tandis que Serge Gagnon expose son projet d'une «histoire de la morale» aux 18e et 19e siècles.

La seconde partie, consacrée aux «expressions non écrites» possède beaucoup d'originalité et certaines faiblesses. On n'insistera jamais assez sur la place prépondérante des objets dans le vécu religieux populaire, «religion du faire» (Chaunu), du toucher et du regard. Deux articles portent sur un corpus iconographique traité très différemment. Vivian Labrie a choisi le style narratif pour faire participer l'auditoire à son enquête sur «l'écriture dans le temple» en l'occurrence l'église Saint-Coeur de Marie à Québec. L'ethnographe découvre la référence à l'écrit jusque sur les vitraux et dans la statuaire: «L'église serait-elle un lieu de culte à l'écriture?» (p. 110), s'interroge-t-elle et finit par lire dans les vitraux «une sorte de mythe d'alphabétisation» (p. 113). L'A. tente de dépasser cette valorisation de l'écriture afin de mettre en évidence le langage du corps dans l'expression du religieux, peut-être plus important quand il s'agit du vécu populaire. L'A. a su animer sa démarche en illustrant chacune des étapes. Toute différente est l'approche de Nicole Cloutier qui retrace l'origine des ex-voto dédiés à Sainte-Anne-de-Beaupré avec la patience de l'érudite et s'interdit de suivre Bernard Cousin en raison des limites du corpus (12 tableaux). Plus surprenante, dans cette partie, l'article de Claude-Marie Gagnon qui retrace l'influence d'un livre: l'«Histoire d'une âme» dans l'hagiographie québécoise encore méconnue. Sainte-Thérèse de Lisieux apparaît, d'après un sondage de lecture effectué par l'A., comme la plus populaire des protectrices au 20e siècle. René Bouchard présente une autre source négligée dans l'étude du 20e siècle: les films de propagande réalisés par des prêtres dès les années '20 qui font découvrir la norme idéale, fixée par l'Église, de la pratique religieuse. L'introduction et la filmographie donnent un avant-goût prometteur de la richesse d'une telle source par quelques photographies éloquentes. Réginald Richard s'interroge sur la «symbolique de la verticalité et de l'horizontalité» qui opposerait, selon lui, le pèlerinage à la montée - en l'occurrence celle de Saint-Benoît -. L'analyse de cette dernière repose uniquement sur les thèmes choisis chaque année par les organisateurs, et se trouve affaiblie par l'absence d'enquête auprès des étudiants dont on fait plutôt des alpinistes chevronnés. La valorisation constante de la verticalité repousse le vécu religieux populaire au ras du sol - qui sait au sous-sol - et révèle une attitude élitiste que l'A. semble cautionner. C'est oublier que le pèlerinage ne fonctionne pas selon le haut ou le bas mais sur le principe de *l'extériorité*. Le pèlerin doit s'abandonner, abandonner son univers mental, social et spatial pour atteindre parfois des sommets.

Avec la troisième partie théorie et application se répondent à nouveau. Christian Morissonneau et Fernand Harvey insistent sur la nécessité de tenir compte d'une notion, tombée en désuétude car imprégnée pendant longtemps d'un déterminisme réducteur: le genre de vie. Avec prudence, F. Harvey suggère d'affiner l'analyse en tenant compte, bien sûr, des classes sociales et des groupes ethniques, incontournables dans nos sociétés. Micheline D'Allaire a brossé le portrait de Soeur Saint-Paul à partir des coutumiers, la norme donc,

qui fut peut-être adoucie dans la pratique et plus nuancée, dans la mesure où l'A. a réuni, pour ce «profil», l'emploi du temps de trois communautés-type. Le façonnement corporel impliqué par ce genre de vie, que l'A. évoque, pourrait constituer une voie de recherche féconde sur le langage du corps. Jean-Claude Dupont, après avoir exploré les différentes sources concernant les gens de métiers, doute qu'ils aient eu un «comportement religieux (...) différent de celui du peuple en général» (p. 263).

La quatrième partie renvoie beaucoup plus le lecteur à la définition de la religion populaire et son rapport avec les classes sociales. Jean-Charles Falardeau insiste sur l'opposition ville-campagne pour déterminer le degré de «popularité» de la religion après avoir évoqué les évolutions française et québécoise de l'appartenance sociale. Denise Lemieux et Jean-Paul Montminy orientent leur réflexion sur les rapports de pouvoir entre clercs et laïcs. Le second A. met en garde contre des divisions de classes trop rigides et le refus d'accorder à la ville et à la société «bureaucratisée», la possibilité de sécréter des mouvements religieux populaires. Il préfère alors parler de religion vécue.

Le dernier volet de ce colloque concerne les rites de passage pour lesquels Jean Du Berger propose une nouvelle lecture, fortement inspirée des thèses de Toelken, qui cherche un substrat commun à ces énoncés que seraient ces rites, en deçà de toute division sociale. Georges Tissot analyse le rituel initiatique à l'Ordre de Jacques-Cartier, qui entraîne le néophyte à travers l'histoire de son peuple en suscitant chez lui: «un mouvement d'intériorisation pour assumer l'histoire en lui donnant une forme, celle du destin de la communauté canadienne-française» (p. 333). L'analyse solide de la symbolique rituelle de ce regroupement secret et élitiste, entraîne le lecteur assez loin de la religion populaire. L'entreprise de Richard Genest, fascinante tant par le sujet que le cadre, repose sur un macro inventaire des cimetières québécois, ceux des villes exceptés, c'est dommage. L'A. s'interroge sur les divers traitements possibles d'une telle masse de données; le lecteur attend avec impatience ses résultats. Le dernier passage préoccupe aussi Marie-Aimée Cliche qui constate que les clauses religieuses testamentaires ne disparaissent pas au 19^e siècle, dans la région de Québec, même si elles rétrécissent. Fait nouveau par rapport à la France où elles s'éteignent un siècle plus tôt.

Dans la conclusion de l'ouvrage, Natalie Zemon Davis fait le point des orientations historiographiques plus récentes en invitant les chercheurs à passer «De la religion populaire aux cultures religieuses» afin d'éviter plusieurs pièges qui ont toujours eu pour conséquence, un cloisonnement réducteur. Elle propose donc de ne pas écarter les «superstitions» du vécu religieux, de ne pas dénier aux gens du peuple une réflexion théologique, et de confronter les expériences protestantes, catholiques et juives. Une telle étude nous dit-elle devrait être «contextuelle et comparative» (p. 397), enracinée dans un milieu et une classe sociale tout en étant «relationnelle»: «Nous ne voulons pas comparer simplement les paysans et leurs prêtres, leurs pasteurs, leurs seigneurs et leurs juges; nous voulons plutôt les saisir sur le vif, dans leur action réciproque, par l'entremise de la religion» (p. 397).

Ce colloque-bilan a donc apporté un recentrage méthodologique important pour les recherches à venir. La présentation de l'ouvrage claire et attrayante rend bien le rythme du colloque, et particulièrement la large place qui est faite

à l'iconographie dans les communications. La reproduction de l'exposition réalisée par Jean Simard, sur l'imagerie religieuse confirme l'importance de ce secteur pour mieux connaître le vécu religieux populaire. L'édition a laissé passer quelques coquilles dont une plus étonnante (p. 389), sur le nom de M. Trudel. Souhaitons que d'autres initiatives favoriseront de nouvelles retrouvailles, aussi foisonnantes, et qu'elles aboutiront toujours à de telles publications.

Université de Montréal

BRIGITTE CAULIER